

## ENFANTS A PROBLEMES = PARENTS A PROBLEMES ?

### ou « *problèmes particuliers* » pour les parents ?

Une maman qui élève seule son fils a parlé de son parcours depuis son arrivée en Belgique à 2 ans jusqu'à ses 14 ans. Elle a réagi à chaque fois qu'un problème survenait, s'adressant aux professionnels qui semblaient correspondre le mieux à la problématique du moment : médecins, psychomotricien, logopède, neuro-pédiatre, psychiatres, éducateurs, enseignants, psychologues... avec les tensions connues par nombre de parents de notre association.

D'abord, la reconnaissance par un professionnel de l'existence d'un problème dans l'évolution de son enfant n'est pas acquise. Ensuite, l'attribution de la cause est trop souvent : la mère, qui éduque mal, qui ne pose pas assez de limites, qui est trop rigide ; qui est impatiente, qui réagit trop tard... et ce sont parfois les mêmes personnes qui se contredisent !

Il apparaît pourtant que l'observation de l'enfant aurait pu expliquer ses difficultés : l'existence d'un syndrome alcoolo-fœtal, hyperactivité et manque de concentration sont souvent liés. Il est probable que cet enfant n'aurait pas été considéré comme adoptable selon les critères actuels.

L'intervenant qui a suivi le plus longtemps (séparément) la maman et l'enfant conseille à présent de procéder à des examens pour confirmer ou infirmer une psychopathie de l'enfant. En totale opposition avec l'équipe psycho-socio-éducative de l'école qui estime être sur la bonne voie, que l'enfant va enfin définir un projet et se donner les moyens de le réaliser. Alors que cette équipe ne connaît l'enfant que depuis quelques mois.

Les tensions entre les points de vue des parents, des thérapeutes, des enseignants et des éducateurs me font penser aux problèmes de gestion de projet.

Par exemple, la construction d'un pont.

Les différents corps de métier consultés vont transformer le rêve en un objet mesurable :

- où sera-t-il situé ?
- quelle sera sa forme ?
- quels matériaux seront utilisés, en quelle quantité, mis en oeuvre par combien de personnes ?
- combien cela coûte-t-il ?
- est-ce dans les moyens du maître d'oeuvre ou une association est-elle nécessaire ?
- ce coût est-il en rapport avec l'utilité actuelle ou future de l'ouvrage ?
- combien de temps faut-il pour le réaliser, est-ce bien réaliste ?
- quel entrepreneur pourra réaliser le projet en respectant les données techniques qui assurent la solidité et la durabilité de l'édifice ?
- comment assurer le financement de l'opération, acheminer les bons matériaux, les bonnes personnes, les bons engins de chantier et la bonne quantité d'énergie au bon endroit, au bon moment et au moindre coût global ?

Au fur et à mesure de la construction, l'évaluation du respect des délais, du budget et de la qualité de l'exécution du travail sont nécessaires. Parce que **l'expérience montre qu'un défaut lors d'une étape a de graves répercussions sur la suite de la réalisation.**

Il est bien question de **construction** : les matériaux mis en tas à l'emplacement du pont ne risquent pas de s'assembler spontanément selon le bon modèle suite à un événement naturel quelconque. L'organisation, le savoir, le savoir-faire et le savoir-être des personnes liées au projet vont assurer sa concrétisation.

Pourquoi est-il si difficile de coordonner l'éducation d'un enfant ? Parce que cela ne rapporte pas d'argent immédiatement ? Parce qu'il n'y a pas de budget suffisant pour étudier comment passer du rêve à la réalité ? Parce que les intervenants sont incompetents ? La série de questions pourrait encore se rallonger sans pour autant donner une réponse simple.

L'appréciation du problème dépend du point de vue : à court, moyen ou à long terme ; macroscopique ou panoramique ; financier ou économique (au sens de « l'utilisation optimale de ressources rares ».) Chaque intervenant dans l'éducation d'un enfant est placé dans les termes antagonistes des choix. Pourtant, rien n'est totalement blanc ou noir, le gris et la couleur existent aussi.

Les parents essaient de jouer le rôle du maître d'oeuvre, qui voit la distance entre son rêve et le concret. Sur chantier, le maître d'oeuvre ne peut pas être à la fois géomètre, architecte, ingénieur, entrepreneur, ouvrier et artisan dans chacune des disciplines exigées. Il existe, par contrat, une hiérarchie des responsabilités entre ces différentes personnes.

« *Les conseillers sont rarement les payeurs.* »

Dans le monde «social», la question de la responsabilité en matière d'éducation est évitée. La relation entre les intervenants n'est pas réellement basée sur la confiance, sur l'intérêt commun à sortir tous gagnants de la situation, à long terme. L'usure des intervenants, qui côtoient des situations difficiles à gérer, privilégie le

résultat à court terme ou l'abandon.

Le « contrat » qui lie les parents aux éducateurs, aux enseignants et aux thérapeutes n'est pas formel. Comme s'il n'était composé que de clauses en petits caractères, difficiles à déchiffrer et à comprendre, qui rejettent au final la responsabilité sur les parents ou la faute à « pas de chance. »

En effet, en l'absence d'un document décrivant le projet, ses étapes, ses moyens et ses critères d'évaluation, ratifié par tous les intervenants, le seul élément permanent de l'éducation d'un enfant, ce sont ses parents.

Si les parents n'ont pas été capables « d'organiser le chantier », d'énoncer clairement les objectifs, les étapes, les critères de qualité, les rôles, les outils d'évaluation et la sanction en cas de non-conformité, de vérifier que chaque intervenant fera bien sa part de travail selon les règles d'un art dont ils ne connaissent pas toujours les codes, ils en supportent les conséquences. Même si les conseillers ont minimisé un chantier tellement pharaonique que toutes les ressources de la terre ne suffiraient pas.

Dans une entreprise qui ferait ce constat, la réponse alternative à la fermeture serait probablement :

- la définition de l'objet : p.ex. « éduquer chaque enfant le mieux possible et lui donner la place la plus appropriée dans la société. »
- le choix et la formation des personnes pour qu'elles collaborent efficacement à l'objectif commun,
- la réorganisation : l'écriture et la mise en application de procédures de décision, de réalisation, de suivi et d'acceptation, de remédiation ou d'abandon, de communication interne et externe.
- la désignation des responsabilités à chaque étape.

La complexité de coordination des intervenants de l'éducation est très différente selon que l'enfant a des difficultés ou non. Les enfants sans difficultés ont également des parents *sans problèmes concernant la coordination de leur éducation*. Les autres ont des parents qui apprennent à jongler à 10 balles sans avoir commencé avec une seule. Et pour corser le tout, les yeux bandés et en étant bousculés.

Je ne m'étonne plus que certains intervenants « myopes » soient renforcés dans leur idée que le problème, c'est le parent ! Ils verraient tout autre chose en élargissant le champ de leur analyse.

Jean Broekaert  
Janvier 2009.

## LES RESSOURCES DE NOS ENFANTS NE SERVENT QU'À LEUR SURVIE !

### IL NE LEUR EN RESTE PLUS ASSEZ POUR GRANDIR

**Le bien, le mal...** comment les définir pour être compris par les intervenants lorsque nous relatons des situations douloureuses ou inacceptables ? Certains psychologues ou psychiatres ne donnent pas l'impression d'inclure les témoignages de parents dès qu'ils mentionnent ces mots.

Il est donc utile d'approcher ces termes d'une manière telle que ces notions puissent s'inscrire dans le jargon reconnu comme scientifique par ces professionnels.

Les parents présents (à la réunion mensuelle de janvier à Charleroi) ont des repères précis et ont essayé de les transmettre dans l'éducation de leur enfant. L'acquisition de la conscience du bien et du mal fait partie des étapes du développement de l'enfant qui permettent sa vie en société. La prise en compte des interdits, la prise en compte de la souffrance et de la tristesse de l'autre finissent par être intégrés dans la personnalité de l'enfant... lorsque son développement n'est pas perturbé.

La **description symbolique** donnée par un des parents aux comportements qui montrent des défauts à ce sujet est tirée des traditions judéo-chrétiennes et pourrait, par sa simple mention, hérisser certains et bloquer la réflexion. Parler du **démon** à un psy peut l'intéresser sans lui donner une impression de sérieux.

Pour y voir plus clair, il a été utile de parler de ce qui est généralement lié au démon et présenté comme son contraire ou son antagoniste : l'**ange**.

La traduction du symbole de l'ange peut être acceptée par les psys, les éducateurs : c'est un *messenger*. Dans les cultures orales, il est en même temps le *message*. Pour connaître le message, il faut accueillir le messenger. Puis, il faut l'écouter, comprendre ce qu'il a dit et décider de l'action requise en réponse au message. Nous sommes en pleine **théorie de la communication**, qui ne pose aucun problème aux praticiens des sciences humaines.

La notion de démon s'éclaire... par un détour par les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC) ! J'ignore si l'utilisation par un informaticien anglophone de l'appellation **daemon** pour désigner les « services » qui agissent sans intervention de l'utilisateur était un gag ou un rappel que ce genre d'activité automatique pouvait être la pire des choses. Toujours est-il que ce clin d'œil a franchi les générations et que le logo d'un système d'exploitation dérivé d'UNIX est un diabolin souriant et sympathique.

En nous attardant sur le fonctionnement des *daemons* informatiques, nous allons accroître notre connaissance des démons qui peuvent habiter les humains. Nous avons appris qu'il existait un rapport avec des services. Par exemple, un antivirus est un service considéré comme indispensable pour utiliser son ordinateur en toute sécurité dans un milieu ouvert et peu sûr.

### **Si l'antivirus consomme la totalité des ressources de l'ordinateur, celui-ci devient inutilisable, donc inutile**

Ce service n'est donc pas gratuit, il consomme de l'énergie, du temps et des ressources-machine. Pour que cette machine reste utilisable, ses ressources doivent être surdimensionnées par rapport à l'exécution de la tâche désirée en milieu fermé ou sécurisé (càd hors connexion à internet et sans utilisation de supports d'information externes provenant de sources non fiables.)

**Transposons cette connaissance** dans le fonctionnement d'un enfant dont le développement est perturbé : l'expérience qui a induit son insécurité peut le hanter, activant des questions insolubles : *Est-ce parce que je suis mauvais que j'ai été abandonné ? Est-ce ma faute ? Les mères qui aiment abandonnent-elles toutes leur enfant ? Que puis-je faire pour changer cette situation ? Comment puis-je vérifier que je suis mauvais ou non ?*

La verbalisation de ces questions dépend de l'intensité de la détresse de l'enfant et de son développement au moment où l'incident s'est passé. La fréquence des incidents aggrave le problème.

Le jeune enfant est totalement dépendant de sa mère pour survivre. Lorsque son développement émotionnel s'arrête, cet enfant continue à puiser dans les ressources auxquelles il a accès. *Au fur et à mesure qu'il devient plus autonome physiquement et que la société lui reconnaît des droits en fonction de son âge, les ressources auxquelles il a potentiellement accès deviennent énormes.*

Il réserve tout son temps, toute son énergie - et celle qu'il peut puiser ailleurs - à vivre avec les questions insolubles mais envahissantes. Il ne peut pas intégrer le bien ni le mal dans son comportement. La propriété d'autrui n'existe pas : elle est un moyen de sa survie, qui passe avant toute autre considération. La morale

des autres n'a pas de place, il ne peut pas en tenir compte tant qu'il n'a pas assez de ressources disponibles pour survivre.

Je ne connais pas de philosophe ou de penseur qui ait connu de manière chronique la faim. L'alimentation est un des pré-requis pour l'exercice de l'activité intellectuelle.

**La sécurité de base,  
acquise par le contact et les soins appropriés reçus par l'enfant de la figure maternelle,  
est le pré-requis pour la socialisation, l'apprentissage et l'action positive dans la société.**

Les ressources utilisées par ses démons ne lui permettent pas de passer du temps à apprendre, d'y accorder l'énergie et la concentration nécessaire. De même, les moyens réservés à la communication sont réduits. L'efficacité prime : pour survivre, il faut pouvoir répondre à ce qui est attendu par les personnes susceptibles d'être utilisées pour répondre aux questions insolubles. (Dans le cas de l'autisme, les ressources ne sont tout simplement pas disponibles pour communiquer au bon moment.)

Même s'il exprime des choix, cet enfant ne semble donc pas être capable de les assumer, de mobiliser les ressources nécessaires pour que son intention devienne une partie de la réalité des autres. On retrouve le langage symbolique à travers les bons mots populaires : « *l'enfer est pavé de bonnes intentions...* » que je complète d'habitude par « *...et de mauvaises actions !* » au sens où les actions posées ne contribuent pas à la bonne - encore moins à la meilleure - réalisation de l'intention.

**La différence entre les défis d'attachement et les troubles d'attachement  
réside dans la place prise par les « tâches de fond » et la consommation de ressources  
au détriment des activités nécessaires à la réalisation du potentiel de l'enfant.**

L'acceptation que certaines questions soient insolubles et ne valent pas une telle dépense d'énergie est une des étapes indispensables pour l'évolution de ces enfants. Le chemin qui restaure une image de soi positive, la confiance mutuelle, la collaboration et la réciprocité fait partie de « l'exorcisme des démons » qui les habitent.

Outre la manière d'amener un enfant à se réaliser, comment le protéger et **comment protéger** son entourage contre la vampirisation qu'il pratique ? Les intervenants ont-ils conscience d'être utilisés pour répondre aux questions insolubles de l'enfant et que sa collaboration n'est acquise que s'il découvre un bénéfice immédiat dans la relation thérapeutique ? Ont-ils conscience que l'épuisement physique et souvent matériel dans lequel les parents et les fratries vivent, trouve son origine dans le mal-être de cet enfant insécurisé ?

Les parents rapportent trop souvent des réactions de psys qui sont encore à jouer au jeu de la poule et de l'œuf, accusant les parents d'être à l'origine des problèmes de l'enfant... quand celui-ci avait déjà un passé en arrivant dans sa famille d'adoption. *Le roman personnel de la vie d'un enfant n'est pas nécessairement l'histoire partagée avec sa famille.*

**La perle du déni** revient à cet intervenant qui prétend « *avoir, au cours de sa longue carrière, rencontré des tas d'adolescents souffrant de troubles de l'attachement et les avoir tous guéris.* »

Je m'inquiète pour les enfants dont il prétend s'occuper et pour la bonne utilisation des deniers publics et familiaux. Il ne suffit pas que cette personne preste ses heures, remplisse un rapport que personne ne veut ou ne peut contrôler, pour justifier une prise en charge inappropriée. Et systématique ? **Le rôle des pouvoirs publics dans le contrôle de l'efficacité des interventions se pose.**

Il serait temps que ce genre de clown soit renvoyé sur la piste du cirque au lieu de se faire mousser, lui qui se targue d'être universitaire pour justifier ses choix, ses points de vue, ses décisions ! J'ai donc envie de lui envoyer la presse, de l'inviter à un colloque scientifique où il pourra faire étalage de ses méthodes, les faire valider par ses pairs et obtenir la consécration suprême, le Prix Nobel.

*Un peu de bon sens commun, de simplicité, d'humilité ne nuisent pas à l'humanité.*

Dire à des parents qui se battent depuis dix ans, que leur enfant n'a pas de problème, que ses comportements sont passagers, c'est nier que les comportements décrits s'inscrivent dans un ensemble. Or, c'est justement cela qui fait dire aux parents que leur enfant souffre d'une pathologie : l'intensité ou la durée de ce qu'ils observent a dépassé ce qu'ils acceptent, même en étant très patients, ouverts et inventifs.

A défaut de journal relatant tous les faits divers qui ont émaillé cette période, il reste aux intervenants la possibilité de pratiquer un peu de rétro-ingénierie : **découvrir comment l'enfant s'est construit** et vérifier si les défauts qu'il présente sont majeurs ou bénins pour la suite de son existence. En prenant garde que si l'enfant ne trouve pas de bénéfice pour ce qui le préoccupe, il ne fausse l'examen. De sorte qu'ayant décrédibilisé ses parents, il pourra poursuivre son chemin. Pas besoin d'atteindre le Graal pour leur faire boire le calice jusqu'à la lie...

Qu'une équipe éducative ou thérapeutique puisse être en conflit plus ou moins ouvert avec les parents n'est

pas une bonne piste pour sécuriser l'enfant et lui faire constater que les adultes peuvent collaborer à un objectif commun, se faire confiance et partager leurs compétences pour son éducation. Pourquoi l'enfant qui assiste à cela changerait-il de point de vue ? C'est du bon sens.

Les petits jeux de pouvoir qui sous-tendent nombre de relations entre parents et intervenants cachent l'objectif réel et n'aboutissent qu'à un seul résultat : tous perdants.

Ne serait-ce pas aussi (l'œuvre d') un démon ?

Jean Broekaert  
Février 2009

# Avoir un enfant ou Etre parent

Avoir ou être. La distance est immense. Elle est pourtant systématiquement annulée dans la plupart des réflexions communes tant il semble évident qu'être parent, c'est... avoir un enfant.

C'est une confusion qui pose beaucoup de problèmes. D'abord à l'enfant, et bien vite dans la vie, à ses...parents. Dans beaucoup de situations, l'arrivée d'un enfant aménage ses auteurs en parents, avec bonheur, rapidement et plus ou moins bien. Et tout le monde grandit ensemble sans drames. Mais vient le premier écueil – il y en a toujours – et rien n'a été vraiment pensé.

Etre parent, cela demande d'abord toute une réflexion sur les besoins de cet enfant à bientôt « avoir ».

Le premier de ces besoins, pour que lui, l'enfant, ait des parents, c'est **le temps**.

Le temps ? Mais personne n'en a ! Pourquoi en faudrait-il à l'enfant ?

« On n'est pas dans une époque de temps » disait dernièrement un jeune philosophe irréfléchi dans une conférence « on est dans une époque de mouvement. » Point. Et ça, ça ne bougera pas ! C'est en tout cas ce que sa véhémence voulait nous faire admettre comme le coup de marteau du commissaire-priseur : adjudé.

Oubliant que s'il y a mouvement, il y a changement et que donc ce changement peut ramener aussi impérativement ce temps dans nos préoccupations et besoins.

J'entendais récemment à la radio des femmes de toutes conditions débattre sur l'intérêt ou non d'allonger le congé de maternité. Certaines défendaient cet allongement avec force, d'autres revendiquaient le droit à une vie de mère au foyer, d'autres aussi revendiquaient celui de conserver les acquis d'une « libération de la femme » encore chancelante et celui de retourner au travail le plus vite possible. Chacune défendait sa position avec des arguments tout à fait respectables. Une disait même : « mes patients ont aussi besoin de moi, je retrouve mes enfants le soir, cela me suffit et ils vont bien ».

Le temps du congé de maternité concernait donc essentiellement dans la discussion les besoins des mères, mais pas vraiment ceux des enfants.

Je sais que je mets les pieds dans une ornière extrêmement complexe. Tellement complexe qu'en « bonne femme », je me suis permis d'y faire un peu de ménage. Un peu ...

De quoi parlaient ces mères ? Et sans doute la majorité était de bonnes mères. Elles nous parlaient de leurs besoins à elles. Des besoins des femmes qui ont des enfants. Et il est juste d'en parler.

Mais leurs besoins à elles ne sont pas nécessairement les besoins de leur enfant. Et là il faut vraiment qu'on en parle. Quoi ! Les besoins de la mère et de l'enfant ne seraient pas confondus ? C'est pourtant ce que l'imagerie maternelle nous raconte depuis des lustres.

Etre parent, parlons d'abord des mères, c'est d'abord être une femme adulte bien dans sa peau, qui a des droits, des choix de vie, des épanouissements culturels, une vie amoureuse, une vie sociale, relationnelle, professionnelle.... Une vie quoi. Elle ne naît pas avec son enfant, elle a eu sa vie bien avant lui. Tout cela composera d'ailleurs la richesse de sa personnalité qui nourrira ses échanges avec son enfant.

Mais d'où nous vient que les besoins des femmes et les besoins des enfants seraient en parfait accord ? Les besoins des enfants ne prennent pas en compte les besoins de leur mère. Ils ont besoin d'elle. Un point c'est tout. Et c'est cette contradiction qu'il nous faut analyser avant de revendiquer des lois qui donnent plus ou moins de temps à chacun. Mon propos n'est pas d'entrer dans cette polémique, les préalables doivent d'abord être établis. Et ces préalables sont bien : est-ce que les besoins des futurs pères, des futures mères et des futurs enfants peuvent s'accommoder pour le bien de chacun ?

Pour **avoir** une mère, un bébé a d'abord besoin de temps. Oui, mais pendant combien de temps ?

Avant sa naissance, il ne peut pas du tout s'en passer. Un certain temps après non plus. Le nouveau-né humain est un prématuré, physique et psychique. Sans sa mère il meurt. Si pas physiquement, en tout cas psychiquement. Trop d'études confirment l'élaboration du cerveau de l'enfant et de sa construction psychique dans la relation unique, fusionnelle d'abord, entre la mère et son bébé, pour que cela puisse encore être nié. Et pour sortir de cet état fusionnel, le bébé devra être devenu suffisamment solide et avoir puisé sa force et sa construction dans la présence rassurante, permanente, la proximité et le regard de sa mère.

En clair : l'enfant vampirise totalement sa mère dans le début de sa vie. Etre mère c'est donc être prête à être vampirisée un temps par son enfant. On ne leur donne pas seulement le sein, on leur donne notre substance psychique. Qu'elle soit ou non en bon état, c'est de cela qu'il va se nourrir pour constituer la sienne.

Etre parent, c'est tout autre chose qu'avoir un enfant.

Pour survivre à cette vampirisation, qu'on s'y adonne avec volupté ou qu'on s'y perde, il faut de l'aide, un soutien, un retour au monde, le père de préférence. Nous reviendrons bientôt au père dans cet être-parent.

J'exagère dans cette histoire ? Non, je ne crois pas. Tout nous dit que si cette étape n'a pas existé, les conséquences pour l'enfant seront graves. N'oublions pas que nous sommes des parents d'enfants présentant des troubles de l'attachement. Il y a eu des moments d'abstinence pour nos enfants dans cette période de vampirisation. Et de ces périodes d'abstinence, ils ne se sont pas relevés.

Mais crient d'autres mères : c'est faux. Nos enfants s'adaptent très bien. « Je les prends en courant à la crèche, et vite vite, une petite course, le bain, le repas, le retour du père, un câlin et dodo. C'est reparti pour un tour, il va très bien. » Hélas, elles ont raison. Les enfants s'adaptent très bien.

Oui, les superwomen obligées par nos situations, championnes de l'agenda toutes catégories sont là.

« Nous y arrivons ! » « Fatiguées certes, mais pleines de courages et nous y arrivons ! ».

Et les enfants ? Est-ce qu'ils y arrivent eux ? « Nos enfants, oh oui, ils vont bien, ils s'adaptent très bien ».

C'est là qu'il faut s'arrêter un moment. Un long moment... Les tout petits n'ont pas à s'adapter à nous. Ils ne peuvent pas mettre de l'énergie dans cette adaptation à notre temps, notre rythme. Ils ont juste à se construire. C'est à nous à

nous adapter à leurs besoins. Et il faut répéter inlassablement la phrase de Reine Vander Linden dans le Liqueur :

« Le malheur des bébés, c'est de s'adapter à merveille et ainsi, malgré eux, de donner le change. Ils passent à travers tout. Pourtant, l'énergie déployée pour s'adapter est énorme et limite d'autres investissements ». (1)

Ou encore,

« un tout-petit qui ne voit pas sa mère pendant dix jours est un bébé qui a perdu sa mère. » (2)

C'est ce que disait déjà Winnicott en 1939 :

« plus l'enfant est jeune, moins il est capable de garder vivante en lui la représentation d'une personne, C'est-à-dire que s'il ne voit pas cette personne, ou s'il n'a pas de preuve tangible de son existence dans un délai de x minutes, x heures ou x jours, elle est morte pour lui » (3)

Un bébé pourra donc supporter l'absence de sa mère tout une journée de travail quand son cerveau aura acquis la maturité suffisante pour garder en lui son image vivante, même pendant 8 à 10 heures d'absence. Et c'est à cette évaluation seule que l'on pourra définir la durée d'un correct « congé de maternité » étant entendu que la mère prendra dorénavant congé de son enfant pendant 8 à 10 heures par jour, suivant son travail et ses trajets.

Le temps est lié à la continuité. Pour l'enfant, la construction du temps qui relie le moment présent à celui passé et à celui qui suit est totalement lié aux rythmes des soins, aux rythmes de vie installés par la mère. Lui donner « tout ce dont il a besoin » englobe toujours cette nourriture de construction psychique qui par son rythme, sa répétition et sa continuité, son retour régulier avec de nouveaux besoins prépare avec l'enfant toute son élaboration identitaire et ses possibilités relationnelles futures.

C'est tout aussi important que la bonne quantité de graisses pour le cerveau, ou la bonne quantité de protéines.

**Et l'enfant ne peut pas plus s'adapter au manque de temps et de continuité qu'il ne peut s'adapter sans dommages au manque de graisses ou de protéines.**

Avoir un enfant ou être parent ?

Pour avoir un enfant, il suffit qu'il naisse et s'adapte à la vie que nous avons organisée avant lui, avec nos besoins, nos projets. Nous l'aimons, nous l'avons désiré et nous aménageons pas mal d'espace dans le temps, dans les murs pour l'y caser. Mais c'est dans tous les aspects de notre vie qu'il débarque quand on a un enfant.

Etre parent, c'est oser affronter la contradiction entre les besoins de l'enfant et ceux des parents.

Voir ce que cela met en jeu de part et d'autre dans nos contraintes, nos obligations, nos choix de vie et cela le temps qu'il lui faut. Je n'ai abordé que de toutes premières interrogations. Mais, c'est en comprenant bien les besoins de chacun - enfant, père, mère - qu'un homme et une femme pourront devenir parent dans toutes ses implications. En faisant des choix bien sûr, toujours imparfaits, c'est normal. Mais les questions doivent être posées avant parce que pour **être** il faut installer des conditions qui permettent de devenir.

Pour avoir un enfant construit sur un attachement secure solide, il faut construire son être-parent avec des évolutions dans la vie suivant les étapes de la vie de l'enfant, ses besoins fondamentaux qui évoluent avec sa croissance. Alors, avec cette base solide, il s'adaptera aux aléas de sa vie et de la nôtre sans danger pour sa construction de base.

Cette réflexion met en lumière aussi à quel point nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ne peuvent pas eux-mêmes être parents. Pris par leur propre « sécurité », par leurs besoins immédiats, ils ne peuvent apporter le temps et sa continuité à un enfant.

Désirer un enfant n'implique pas nécessairement que l'on souhaite devenir parent, ni qu'on en ait les moyens pratiques ou psychiques. Désirer un enfant relève de l'histoire profonde de chacun, en grande partie inconsciente et qui ne s'encombre pas de conséquences.

Rêves d'immortalité, de se projeter dans la continuité des générations futures, de rejouer une enfance trop vite passée si elle fut heureuse, à réparer si elle ne le fut pas. Besoin de se lire dans un visage neuf. Cri du ventre qui veut porter la vie. Besoin de faire mieux que ce que l'on a fait pour nous ou besoin de reproduire le bien qu'on nous a fait. Besoin de répliquer un visage, un être aimé et de le projeter dans l'avenir avec en plus, mêlées, quelques-unes de ses propres couleurs. J'arrête-là, impossible d'exprimer toutes les nuances de ce désir d'enfant porté par une si grande part de l'humanité. Il est là ce désir, bien réel et pour une part de cette humanité, il peut maintenant s'exprimer et plus ou moins se décider.

Oui, mais...

Un enfant demande des parents, désirer un enfant n'est pas encore élaborer un devenir de parents.

Cette élaboration est complexe. Elle porte toute la complexité de la relation entre les futurs parents et toute la complexité du monde, du système social, du milieu dans lequel cet enfant va naître.

Quels sont les couples qui, projetant un enfant, préparent vraiment leur devenir de parents autrement que par un agenda bien ficelé et un budget possible. Et quelques rêves en plus...

Un enfant, ça prend du temps, cela a besoin de temps. Bien plus : au début de sa vie, c'est lui qui ordonne le temps des autres suivant ses besoins vitaux, suivant donc aussi ses besoins relationnels.

Un enfant a besoin de relations continues. Il doit faire ses marques, se repérer et intégrer qui est qui et ce qu'il peut attendre de chacun. Il a besoin de ne pas remettre en cause ses premières bases pour pouvoir grandir et développer ses compétences dans tous les domaines.

Oui, mais...

Il faut gagner sa vie. Les libertés acquises si chèrement ne sont pas à remettre en cause. Et les enfants s'adaptent facilement.

Tout cela est vrai et faux à la fois. La vérité de ces affirmations ne peut empêcher de réfléchir à leur implication dans la vie de l'enfant à venir et de les adapter à l'enfant, plutôt que de lui demander l'impossible.

Un tout petit a besoin de place, de temps, de continuité. Il a besoin de rapidement prévoir ce qui va lui arriver pour se sentir en sécurité et utiliser son énergie aux découvertes de son âge plutôt qu'à sa sécurité.

La sécurité, externe et interne, c'est aux parents à l'apporter, permettant à l'enfant d'économiser une force gigantesque pour l'utiliser à grandir. Sa sécurité interne est à ce prix.

Entendons-nous bien. La contradiction est insoluble. C'est une charge impossible pour la génération des parents. Ce qui est possible c'est d'y réfléchir pour trouver des aménagements, et aussi des lois, qui tiennent compte de l'essentiel.

Et si on n'a rien dit tant qu'on n'a pas tout dit, on peut considérer qu'on n'a pas encore dit grand-chose. Il faudra donc poursuivre...

Bernadette Nicolas  
Avril 2009

1) Reine Vander Linden dans Le Ligueur du 21 février 2007, p. 9

(2) Reine Vander Linden dans Le Ligueur du 4 avril 2007

(3) Les enfants et la guerre - D. Winnicott – Petite Bibliothèque Payot pp 20,21)



## NON, NOUS NE LEUR DEVONS PAS TOUT !

Réfléchissons sur le sens d'«être parent». Non ! Nous ne leur devons pas tout ! Beaucoup trop de familles rencontrées tombent dans cette ornière tragique. Tout donner ! Jusqu'à y disparaître ! Peut-être - espèrent-elles - l'enfant va-t-il enfin y trouver son compte et grandir ? On nous a tant dit qu'être parent c'était aimer, jusqu'à la déraison, un petit être sans défense. Et voyant les nôtres si fragiles, la tendance naturelle pour beaucoup c'est de « manifester » encore plus d'amour. Et comme le mot « aimer » est souvent confondu à celui de « donner », nous donnons encore et encore. Du temps, de la sécurité matérielle, une formation, une formation de plus, les précédentes ayant avorté ; un logement, un logement de plus, le dernier n'a pas tenu. Peut-être que cette fois-ci cela tiendra ? Les années passent, les logements sont quittés, pas entretenus, vandalisés, les formations abandonnées, mais cette fois-ci, peut-être, ils sont-là en demande. « Cette fois-ci cela va marcher. Donnez-moi ma chance ! » Les années passent, nous vieillissons, nous nous épuisons et eux...n'avancent pas, ou si peu, juste de quoi nous faire espérer que quelque chose en eux pourrait se mobiliser... et ils sont là à exiger.  
« Cette fois-ci, c'est sûr, ça va marcher... »

Non ! Ca ne marchera pas. Ca ne marchera jamais comme ça et plus tard, quand tout aura été épuisé, quand il n'y aura plus d'autre possibilité que de dire non, les conséquences seront plus graves et souvent irréversibles. Pour eux comme pour nous.

Aimer un enfant, non, ce n'est pas tout donner, ce n'est pas dire oui. Aimer un enfant c'est le contenir, lui donner ainsi sa forme, ses limites et pour cela **dire non**. Le plus vite possible. Leurs difficultés nous incitent à leur donner toujours plus. Matériellement et psychologiquement. Mais c'est du contraire qu'ils ont besoin. Pour eux, nous ne devons pas donner, nous devons **être**. Être ceux qui sont capables de leur dire non, sans être nous-mêmes en danger. C'est à ce moment seulement qu'ils auront des parents, qu'ils seront contenus, qu'ils connaîtront leurs limites, qu'ils pourront percevoir l'existence et les limites des autres, qu'ils tiendront debout et pourront grandir.

Tout donner, son temps, son argent, continuer, garder espoir malgré l'expérience de ce qu'ils détruisent tout ce que nous faisons pour eux, Cela nous rassure sur notre identité de bon parent devant nous et la société. Cela ne leur sert à rien. Nous avons alors fait « tout ce que nous avons pu pour eux et bien au-delà ». Nous ne sommes donc pas coupables. Cela nous rassure un peu sur nous-mêmes. Cela n'a pourtant rien de rassurant dans la réalité. Nous ne sommes pas coupables, non. Nous sommes dans l'erreur tout simplement. Avec le poids terrible d'années d'efforts parfaitement inutiles qui n'ont pas apporté la moindre solidité supplémentaire à cet enfant en difficultés que nous aimons tant, que nous portons envers et contre tout, à la limite de nos forces, depuis tant d'années.

Il faut vraiment changer ce point de vue sur ce qu'est être un parent. Être parent, ce n'est pas aimer, c'est contenir, sécuriser. L'amour et l'affection viendront en plus – peut-être – comme un cadeau, mais pas obligatoirement. L'amour et l'affection ne viendront cependant que dans une relation avec un enfant contenu, sécurisé par une sécurité interne qui lui permette de savoir, en toute certitude, jusqu'où il peut aller avec nous. Jusqu'où et pas au-delà.

Les grands mots sont faciles. C'est vrai. A PETALES, nous osons les prononcer en toute connaissance parce que tous, nous nous sommes trouvés à vouloir en faire plus pour nos enfants fragiles et pour beaucoup à en avoir fait trop. Et les conséquences sont désastreuses.

Trop donner, c'est leur dire et leur redire que nous ne leur faisons pas confiance, que sans nous, ils ne peuvent rien. Nous voulons les protéger et au lieu de les sécuriser, nous les fragilisons.  
« Mais je l'aime ! » Oui, justement, et l'amour pour eux n'est pas facile, il est même extrêmement dangereux. Et il demande cet amour qu'on se fasse violence et qu'on les laisse expérimenter et affronter les conséquences de leurs choix, les conséquences de leurs actes.

Sans cela, la seule conséquence d'un acte auquel ils font face c'est notre oui permanent à leur demande. Nous voulons les aider. Ils nous font savoir qu'ils sont dans le besoin. Nous y répondons. Ils sont donc tout puissants. Ils décident de nos attitudes. Ils considèrent aussi, qu'ils sont à même de décider des actes et attitudes de tout un chacun. Ils dirigent le monde.

A quoi leur sert-il donc d'avoir des parents si, sous prétexte de les aimer et de parer à cette difficulté fondamentale que sont les troubles de l'attachement, nous en faisons des orphelins psychiques ?

Avoir des parents qui, parce qu'ils aiment leur enfant, n'ont pas le courage de dire non, c'est ne pas avoir de parents, de contenants, de base.

Laisser nos enfants croire qu'ils peuvent encore tirer sur cette ficelle-là ne les aide en rien mais les fragilise. Ils n'ont pas de limites, ils débordent. Nous ne leur offrons pas de solution, nous leur permettons seulement de ne pas en chercher et de ne jamais en trouver. Nos solutions ne seront jamais les leurs. Ils les détruiront donc rapidement.

Les enfants, quel que soit leur âge, souffrant de troubles de l'attachement ne peuvent pas - et bien moins que quiconque - faire confiance à quelqu'un qu'ils peuvent manipuler. Donner toujours, ne pas dire non, un non qui tient, sans état d'âme, un vrai non, cela nous transforme, pour eux, non pas en parents aimants mais en objets méprisables. Même s'ils nous sautent au cou ou manifestent de l'affection, nous serons « ceux qu'on peut toujours avoir ». Cela les laisse seuls et désemparés. Où est la force indestructible dont ils ont besoin comme repère ?

Ils en sont, même à un âge avancé, à une exploration chaotique d'un monde auquel ils ne comprennent rien. Un monde qu'ils analysent avec une logique toute particulière aux troubles de l'attachement, une logique à laquelle nous avons très peu accès. Et quand ils se retournent pour voir si nous tenons toujours, si nous sommes toujours là, comme le petit enfant dans la foule qui repère sa mère à deux pas, que voient-ils ? Non pas des adultes solides sur lesquels ils pourront compter mais des personnes terrorisées par la fragilité de leur enfant et qui sont prêtes à tout pour se rassurer.

Ils en concluent que nous avons une dette envers eux. Que d'une façon ou d'une autre nous avons grandement

manqué à notre fonction parentale et que dès lors rien ne sera trop dur pour nous faire réparer. Ils en concluent que nous leur devons tout, toute leur vie.

Et attention à nous le jour où, à bout de possibilités, physiques, nerveuses ou financières nous prononcerons enfin ce mot tant repoussé : non.

Des parents l'ont expérimenté. Certains y ont perdu leur autorité parentale, et donc leur enfant, d'autres ont même vécu la prison. Car devant ce crime d'oser enfin dire non à un enfant de 15, 20, 30, parfois 40 ans, aucune punition ne sera trop forte et pour y arriver aucune accusation mensongère ne sera de trop.

Pour un non qui est arrivé trop tard. Un simple non qu'il fallait prononcer bien des années plus tôt.

Si ce non n'a pas été prononcé par bien des parents, ce n'est pas que ceux-ci manquaient de courage ou baissaient les bras. Bien au contraire. Il s'agit bien souvent de parents très courageux qui ont toujours pris leur responsabilité d'éducation au sérieux et qui imaginaient que pour des enfants gravement blessés psychiquement il fallait un surcroît d'amour, donner plus, plus d'amour, plus de sécurité matérielle, les soutenir plus longtemps dans leur vie chaotique. Les soutenir jusqu'à ce qu'ils aillent bien. « Si nous les lâchons, ce sera peut-être la drogue, la délinquance, jamais de travail fixe, jamais de logement salubre, peut-être la rue, peut-être des petits enfants qui débarqueront au milieu de toutes ces difficultés. Ils sont si fragiles.

Oui. Ils sont très fragiles. Et ils ont besoin que nous soyons forts. Ils ont besoin que nous soyons forts et que connaissant leurs difficultés, nous leur fassions quand même confiance.

L'éducation, nous la leur avons donnée. Ils pourront s'en servir le jour où une confiance interne bourgeoonnera en eux. Pour que cette confiance interne puisse se construire, ils ont besoin d'un pôle solide. Ce pôle solide ce sont des parents qui continuent leur vie et leurs choix sans centrer leur vie sur celle de leur enfant. Sans considérer donc que si leur enfant va mal, par « fidélité », ils devraient aller mal aussi, mais qu'au contraire, ils doivent continuer à élaborer leur propre vie et à l'enrichir pour eux-mêmes et pour cet enfant fragile.

Ces parents-là, les enfants doivent pouvoir les détester sans qu'ils se brisent. C'est une condition fondamentale pour être parent. Non pas être le plus aimant du monde pour son enfant, mais être capable de recevoir son opposition et même sa haine sans se briser.

C'est ainsi que « nos petits » seront contenus. Que leurs sentiments et émotions, même négatifs trouveront leurs limites. Qu'ils pourront donc se rassurer sur eux-mêmes et construire petit à petit une ébauche de sécurité interne.

Non, nous ne leur devons pas tout. C'est même à cette condition qu'ils auront vraiment des parents.

Bernadette Nicolas  
Avril 2009

## NOTRE ASSEMBLEE GENERALE : PASSIONNANTE

Heureuse journée que celle de notre Assemblée Générale, ce samedi 16 mai dernier. Heureuse journée pour la rencontre des parents qui d'année en année viennent plus nombreux, bravant le mythe erroné de l'Assemblée Générale, administrative et ennuyeuse, pour participer activement aux échanges et à la réflexion sur notre association.

Rien n'y a été ennuyeux, même pas la partie administrative où tous les parents présents se sont intéressés au fonctionnement de notre association commune qui est devenue depuis la dernière assemblée générale, membre à part entière et même membre fondateur de l'association PETALES *International*.

Tous ont apporté leurs réflexions et suggestions, toutes intéressantes et bienvenues et dont nous tenons compte dès à présent.

Marc Hick, un des membres fondateurs de PETALES, nous avait préparé gracieusement, comme les années précédentes, les comptes de l'année 2008. Nous les avons analysés ensemble et chacun a pu y découvrir aussi en les comparant au rapport d'activités qu'une fois de plus, nous avons fait au cours de cette année beaucoup de choses avec presque aucun moyen.

Un débat s'est ouvert sur la manière de financer notre association pour lui permettre de réaliser ses perspectives de plus en plus nombreuses et concrètes. Les questions qui ont été posées pourront s'affiner dans les réunions régionales pour trouver petit à petit les réponses nécessaires.

Il faut du temps pour créer les bases d'une association solide. Il faut du temps pour que les buts que nous nous sommes assignés soient atteints.

Ce temps, nous le consacrons à un travail en profondeur vers tous les intervenants dans la vie de nos enfants.

Les troubles de l'attachement sont la situation la plus complexe des troubles mentaux.

**Les troubles de l'attachement sont l'ensemble des stratégies de défense élaborées contre le monde menaçant que nos enfants ont perçu au début de leur vie.** La perception de ce monde comme menaçant ne leur a pas permis de construire une sécurité interne, ce qu'on nomme l'attachement secure.

Or, le bon sens commun analyse toujours les situations avec les moyens d'analyse d'un attachement sécurisé. Très peu de professionnels connaissent vraiment la théorie de l'attachement. Encore bien moins l'ont approfondie et il n'en reste quasiment pas qui ont une réelle expérience clinique et de plus une expérience quotidienne de ces troubles.

Les parents n'ont pas eu davantage accès à ces connaissances. Ils ont seulement appris jour après jour, tout au long des années, que l'observation de leurs enfants ne résistait à aucune analyse classique d'un psychisme humain.

Il faudra le répéter sans doute encore des milliers de fois : c'est dans l'attachement insecure que l'ont peut découvrir ce que veut dire « l'Autre ». Dans les troubles de l'attachement, « l'Autre », celui qui en souffre, est vraiment AUTRE. Il ne correspond pas aux schémas classiques du comportement humain. Il ne perçoit ni n'analyse le monde et le comportement de ses semblables - donc nos comportements de parents ou d'intervenants - avec les mêmes grilles d'analyse que nous. Et ce qui « va de soi » pour nous, ne le va pas du tout pour eux.

La première étape pour leur venir en aide est donc d'approcher cette « altérité ». De comprendre une fois pour toutes qu'ils ne peuvent pas comprendre le monde, les relations de la même façon que nous et qu'il ne s'agit pas de raisonnement, mais de perception profonde. Ce qui nous semble aller de soi est pour eux une aberration. Or, ils sont intelligents et cela défie notre intelligence.

« L'altérité est le concept le plus **antipathique au bon sens** » dit Roland Barthes.

Oui, l'autre est vraiment autre et défie notre confort rationnel et relationnel. C'est là que se trouvent nos enfants. Le chemin à faire est donc très grand et très inconfortable pour comprendre nos enfants et pour les faire comprendre à tous ceux qui interviennent dans leur vie comme à tous ceux qui, par leur profession, auraient des gestes réellement thérapeutiques, précisons des gestes thérapeutiques de sécurisation interne, à poser pour eux.

Malgré ce temps, nécessaire, nous progressons. Le regard sur nos enfants se transforme, l'acuité visuelle des parents et des professionnels s'affine et si les aides dont ils ont besoin sont encore loin, en affinant notre regard et celui des autres sur l'observation et la compréhension de nos enfants, nous leur apportons la première aide et préparons le terrain pour que des aides professionnelles leur deviennent un jour accessibles.

Viser une rentabilité rapide ne nous apporterait rien, ni à nos enfants ni à nous. Les recettes miracles n'existent pas quand il s'agit de structure de base. Il faut patiemment réunir les conditions de sa construction.

Observer, sans se précipiter à interpréter ; observer et petit à petit, comprendre et partager nos observations

et notre compréhension. C'est le seul bon moyen d'arriver à intégrer nos enfants si différents dans une humanité commune.

Cela nous a été très difficile à comprendre et c'est pourquoi il nous a fallu tout ce temps pour arriver à une association plus solide qui sait mieux ce qu'elle recherche et vers quoi elle va, qui s'est maintenant alliée à notre association-sœur PETALES Québec pour fonder une association internationale à laquelle des parents d'autres pays pourront se joindre dans un but commun bien défini.

Et puis, une première dans nos assemblées générale, la diffusion de larges extraits du film « **Loczy, une maison pour grandir** » que nous avons regardés avant d'en discuter pendant le goûter de clôture.

Cette expérience de Lóczy (Budapest) pourtant bien ancienne nous parvient enfin. Nous en avons déjà parlé dans notre bulletin n° 74 de décembre de 2008 à l'occasion du colloque de la F.I.L.E (Fédération des Initiatives Locales pour l'Enfance) « Lóczy... à prendre ou à jeter. »

Lóczy, quelle découverte ! Tous les parents étaient émus et en colère à la fois. Tant de richesse si peu connue ! Tant d'outils pas utilisés !

Les outils de construction de la sécurité interne de nos enfants blessés existaient bien avant leur naissance, bien avant la naissance de PETALES aussi et personne ne nous en avait parlé !

Pourtant, nous avons appelé à l'aide tout ce qui existe de spécialistes en Communauté Française, et souvent aussi ailleurs.

Lóczy c'est une institution pour enfants orphelins, abandonnés ou placés par la justice. C'est donc une institution pour enfants en plein désarroi qui ont perdu tous leurs repères et toute leur sécurité, caractéristique essentielle des troubles de l'attachement.

Son travail est fondé sur une observation rigoureuse de chaque enfant, sur un respect absolu de lui-même, de ses besoins, de ses rythmes jusque dans les moindres gestes et pendant le temps qu'il faut.

C'est un tout autre regard que celui employé par les « bons parents ordinaires » que nous sommes.

Un regard et des gestes qui semblent **aller à l'excès des précautions**. Oui, mais la souffrance et l'insécurité vécues par ces enfants sont aussi excessives. La réponse à l'enfant doit donc tenir compte de cet excès.

Le regard porté à un enfant qui a subi de grands traumatismes (grands pour cet enfant-là), les gestes vers lui doivent être tout à fait différents de ceux qu'on porte normalement à un enfant solide qui a toutes les raisons d'aller bien.

Emotions et colères réunies : nous aurions pu savoir si quelqu'un au moins nous avait dit jusqu'où il aurait fallu aller dans les précautions à prendre dans tous nos gestes et nos approches vers nos enfants.

Des parents prenaient des notes, des discussions très intéressantes et très animées ont suivi pendant le petit goûter qui terminait cette assemblée.

Tous, nous étions d'accord sur ce point : il y a des enseignements précieux à tirer de l'expérience de Lóczy pour construire la sécurité de nos enfants, même en famille, même pour les adolescents et les plus grands. Il n'y avait pas de parents de tout petits à cette rencontre, pourtant Lóczy est une institution pour tout petits. Nous étions tous parents d'adolescents ou de jeunes adultes, ou même de très grands adultes et pourtant même si nous aurions tous voulu profiter de l'expérience de Lóczy quand nos enfants étaient bébés, nous en avons tiré des enseignements précieux pour la poursuite de nos relations avec nos enfants devenus grands et souffrant toujours de troubles de l'attachement.

Tous étaient d'avis que ce film devait être vu, commenté, réfléchi par un maximum de parents et d'intervenants dans la vie des enfants.. Par un maximum de parents d'enfants qui vont bien aussi.

Parce qu'il en va de la construction psychique d'un enfant comme des beaux-arts. Certaines choses se font et se sentent d'instinct, mais quand on a appris on reconnaît mieux et on apprécie encore mieux. La magie se démultiplie, on saisit toute l'ordonnance et la finesse d'un agencement de sons, d'une progression de formes et de couleurs.

Même quand des enfants vont bien, découvrir comment les choses s'organisent harmonieusement en eux est une richesse dont il serait dommage de se priver. Et pour nous dont les enfants vont mal, c'est tout simplement une nécessité.

Ce merveilleux film amenait à une évidence : **être parent c'est d'abord participer à la construction psychique de son enfant sur une base de sécurité interne solide.**

Si cette base est bien construite, tout le reste viendra en plus : amour, apprentissages, découvertes, autonomie.

Mais où apprend-ton cela ?

Domage vraiment pour tous les absents.

Mais d'autres assemblées générales viendront et avant la prochaine, d'autres activités durant lesquelles ils pourront faire ces découvertes, apporter leurs témoignages et leur participation précieuse pour tous.

Dorénavant, nous ajouterons dans ce bulletin un calendrier des futures participations de PETALES auxquelles des parents peuvent se joindre pour enrichir les contacts avec d'autres parents et avec des

professionnels dans le but d'amener à une meilleure connaissance pratique des troubles de l'attachement, tels que vécus dans la réalité quotidienne et d'amener aussi de plus justes comportements quotidiens et thérapeutiques des les parents et les professionnels pour construire les base d'une sécurité interne de nos enfants.

Bernadette Nicolas,  
Présidente

Le film : **Lóczy, une maison pour grandir** de Bernard Martino

Un livre : **Lóczy ou le maternage insolite** de Myriam David et Geneviève Appel – éd. Erès 2008

Un texte sur la préparation à l'adoption à Lóczy sur <http://www.pikler.hu/2.0/fr/publications.html> ou HEVESI Katalin 2004. La préparation à l'adoption à l'Institut Pikler. in Divan Familial, No. 12.

## Retour au berceau

L'été a souvent dispersé un peu tout le monde, de camps en stage ou voyages. Pour certains parents, cet espace de plus grande liberté s'est transformé en période infernale où il ( elle, ils ) était là tout le temps avec toutes ses déstructurations et où il fallait à **tout prix tenir**, jusqu'à la rentrée.

La voici cette rentrée. Il est temps de reformer le berceau, le contenant, pour que ce petit ou ce très grand y retrouve bien ses limites, s'y sente en sécurité absolue. C'est à cette condition seulement qu'il pourra construire sa sécurité interne, sa confiance profonde en vous, ses parents, et donc l'attachement sûr qui lui permettra ses explorations – dont ses études – en toute sécurité, sans utiliser tout l'arsenal de troubles du comportement qu'il a mis au point pour se protéger des dangers du monde et d'abord, de vous, ses parents. Ses parents si dangereux parce que si proches et si nécessaires et donc perspective d'une catastrophe à venir s'ils venaient à manquer.

L'assurer qu'on ne lui manquera pas, ce n'est pas répéter dans les mots ou les gestes qu'on l'aime. Ces marques d'affections, même s'il les accepte chaleureusement, il peut les ressentir comme terriblement menaçantes. « Oui, oui, ils m'aiment, mais qu'est-ce qu'ils me veulent au juste ? Et d'abord, c'est quoi aimer ? C'est faire tout ce que je veux, non ? Ils m'obligent à leur obéir, à faire tout ce qu'eux, ils veulent. Leurs caprices quoi ! ». C'est ce que ressent profondément un enfant souffrant de troubles de l'attachement. Il n'a pas pu établir tout petit, de hiérarchie entre les êtres, entre les adultes et les enfants, entre les parents et leurs enfants. Ce qu'un adulte ou ce qu'un enfant demande est pour lui sur le même pied. Donc notre demande a la même valeur pour lui que n'importe lequel de ses caprices et il s'y opposera.

La première chose sera donc de repenser comment reprendre, consolider, réaffirmer notre place de parents, différente de celle de l'enfant. **Notre place de parent, c'est la place de celui qui protège, c'est donc la place de celui qui décide.**

L'affirmation d'amour ou sa demande n'ont pas de place ici. Cela viendra plus tard et se construira dans la confiance acquise. On n'en n'est pas là avec un enfant souffrant de troubles de l'attachement.

Ceux qui **protègent** vont donc **décider** de l'organisation de la vie de l'enfant.

Cela demande beaucoup de réflexion dans le couple de parents. La vie est complexe, difficile à aménager. Nos contingences professionnelles, les horaires scolaires, le ménage, la vie sociale et la course-poursuite perpétuelle que notre époque nous contraint malgré nous à mener, nous offrent peu de possibilités d'être des parents suffisamment disponibles qui balisent le quotidien de nos enfants et entretiennent avec soin ces balises.

Organiser soigneusement la vie de l'enfant pour qu'il puisse y construire sa sécurité interne, c'est d'abord lui organiser, **le temps** et **l'espace** et bien lui définir la place de chacun de nous, ses parents, notre spécificité par rapport aux autres adultes et notre solidité de couple.

**Le temps, l'espace, la place des parents** et de chacun dans sa vie. Ce sont les premiers impératifs d'une sécurité interne et d'un attachement sûr, sans troubles.

Le temps, c'est d'abord le rythme qui revient sans cesse. Le rythme d'une journée où les mêmes événements reviennent aux mêmes moments, aux mêmes endroits, dans les mêmes rituels, tous les jours. Pour construire sa sécurité interne, un enfant ne doit pas être inquiet de ce qui va se passer. Même s'il a l'air de parfaitement s'adapter aux changements - ils sont souvent très doués pour nous en donner l'apparence – le temps structuré doit lui amener des événements **prévisibles** qui arrivent aux moments prévus pour cela. Des moments qui se répètent toujours de la même façon.

**Le rythme, c'est la première mesure du temps.** C'est la prévisibilité, c'est le battement du cœur, c'est la chanson de la vie. On sait que le balancier reviendra, on l'a expérimenté des milliers de fois.

Les enfants souffrant de troubles de l'attachement ne perçoivent pas le temps. En tout cas pas correctement comme nous. Une vraie vie sociale leur est donc inaccessible. Ils ne peuvent imaginer un futur et certainement pas le construire.

Les événements qui reviennent régulièrement dans le même ordre deviennent prévisibles, construisent le prévisible. Les marques du temps : avant (le passé), pendant (le présent), après (le futur) s'installent en lui sans angoisse, comme des évidences.

Pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement, cette simple découpe du temps dans ses trois termes essentiels en passé, présent et futur n'est pas une évidence du tout. Les conflits qui en résultent sont nombreux, l'angoisse que cela génère est immense.

Pour nous, parents d'enfants présentant des troubles de l'attachement, penser les rythmes fondamentaux de la vie quotidienne est un geste impérieux. C'est **la première limite**, celle qui sécurise comme le va-et-vient du berceau. « Arrêtons de leur donner des motos, dit Niels-Peter Rygaard, construisons leur un berceau »<sup>(1)</sup> L'heure des repas doit être pensée et toujours répétée, les rituels sont à construire. Rituels du lever de chacun, rituels du déjeuner, rituels des départs vers l'école et le travail, rituels des retours à la maison, des retrouvailles, rituels du repas du soir, rituels de la toilette et du coucher. J'en ai passé beaucoup.

Tout cela doit être établi et prévisible pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement. Bien plus établi et bien plus prévisible que ce ne l'est dans une famille ordinaire où aucun enfant ne souffre de troubles de l'attachement et où la vie est rythmée avec plus de souplesse sans danger pour personne.

Dans les troubles de l'attachement, nous vivons dans l'extrême, nous devons donc prendre des mesures extrêmes. C'est très difficile et exigeant pour les parents. Mais **nous n'avons pas le choix**.

Les petits qui ont un attachement secure ont eux aussi besoin d'un rythme de la vie quotidienne. Ils l'ont ressenti ce rythme, bien avant leur naissance, l'ont retrouvé après, s'y sentent à l'aise et généralement s'y accrochent.

Le petit enfant écoute une histoire avant de s'endormir, toujours la même, mais aujourd'hui c'est papa, ou grand père qui raconte, maman est occupée ailleurs. L'histoire est la même, on la connaît tous, par exemple « le petit Poucet ». Le petit a son pouce en bouche, il écoute calmement en s'endormant, mais tout à coup il se réveille et dit d'une voix forte : « non, non, tu t'es trompé, ce ne sont pas des cailloux que le petit Poucet a semé, ce sont des cailloux **blancs** ». Le papa, le grand-père étonné se reprend : « bien sûr, ce sont des cailloux blancs, je ne l'ai pas dit ? Comment le petit Poucet pourrait-ils retrouver son chemin s'il n'avait pas semé des cailloux blancs, bien visibles ? » Et le papa, le grand père reprend sa phrase en ajoutant des cailloux **blancs**.

Rassuré, le petit remet son pouce en bouche, retourne à son endormissement. Les cailloux ont retrouvé leur couleur blanche d'origine, les choses ont retrouvé leur place, l'enfant va s'endormir en toute sécurité.

Chacun de nous a vécu de ces événements, souvent bien plus élaborés, où « les choses retrouvent leur place et l'enfant s'apaise ».

Nous voici passés du temps à l'espace, deuxième support fondamental de la sécurité interne.

Pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement, sa perception de l'espace est comme celle du temps, très chaotique. Il confond même souvent dehors et dedans. C'est très clair dans son comportement quand il amène, et ramène, parfois de manière compulsive, des objets à des endroits où ils n'ont aucune fonction.

Comme dans tous les domaines, les troubles de l'attachement vont l'épuiser à déconstruire tout ce qui devrait être construit pour le construire lui, l'enfant. Il déconstruira le temps, il déconstruira aussi l'espace. Notre tâche de parents d'un tel enfant sera donc, ayant bien délimité le temps, de bien délimiter l'espace. Chaque lieu doit avoir sa fonction avec ses objets spécifiques et rien ne sera utilisé pour une autre fonction que celle originelle. Bien sûr, l'organisation des espaces, comme celle du temps, est différente dans chaque famille. Mais c'est l'organisation telle que décidée par les parents pour leur famille spécifique qui doit prévaloir pour chaque enfant.

Les repas pris à table, ensemble, dans une pièce sans TV et toute TV éteinte dans la pièce attenante.

Les devoirs toujours au même moment et au même endroit, calme, que ce soit la chambre, le living ou la cuisine, cet endroit sera choisi soigneusement par les parents, toujours le même et dans la même ambiance.

Le temps devant les écrans, TV, play-station ou ordinateur, sera soigneusement délimité et situé dans un endroit précis du logement. L'envahissement des médias dans tous les espaces et le temps de la vie sérieusement délimité.

Tout cela évoluera bien sûr avec la vie, mais toujours dans un cadre de temps et d'espace défini par les adultes, avec une grande préparation pour le moindre changement. L'enfant souffrant de troubles de l'attachement a besoin, bien plus qu'un autre de continuité et de répétition, pour que son cerveau admette une situation comme sécurisante et qu'il puisse donc s'adonner à la tâche prévue plutôt que de chercher sa sécurité dans des troubles du comportement.

Et ces adultes qui décident, le père et la mère, doivent aussi être bien définis pour les enfants.

Qui fait quoi ? Qui autorise ceci ? Qui interdit cela ? Qui accompagne dans une activité ? Etc...

L'objectif est que l'enfant perçoive ses parents comme un bloc prévisible et indestructible (comme parents s'entend, quelles que soient les difficultés que ceux-ci puissent vivre dans leur relation).

L'objectif c'est qu'aucune faille dans cet accord ne permette à l'enfant souffrant de troubles de l'attachement, une entrée pour entamer la solidité du couple parental. Et si tout se discute, c'est entre adultes, hors de portée des enfants. C'est vrai que ce point de vue n'est pas dans l'air du temps, mais pour donner leur place d'enfants aux enfants, il faut que les parents s'autorisent leur place d'adultes et de parents sécurisants, ceux qui décident en dehors des enfants. Pour les enfants, les figures d'attachement doivent être solides et prévisibles.

Prévisible, cela installe le temps, l'espace, la sécurité, la confiance. Les parents décident et ils sont prévisibles, dans les moindres détails.

« Le diable se cache dans les détails » ce dicton connu, que répétait très justement dans le film « Lóczy une maison pour grandir » Myriam David, co-auteur de « Lóczy ou le maternage insolite » (2) merveilleuse explication et application des gestes de sécurisation des enfants blessés par la vie.

Nos enfants nous prouvent quotidiennement la justesse de son propos. C'est toujours la faille qu'ils reconnaissent, celle-là qui les menace, celle-là qu'ils visent pour détruire tout l'ensemble, même tout l'ensemble d'une très belle construction familiale.

C'est une très lourde tâche que nous avons-là, nous parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement, très lourde et très exigeante, quotidiennement. Mais c'est la base qui, peut-être, permettra une reconstruction de la sécurité interne de nos enfants. Et si cette base n'est sans doute pas suffisante, elle est en tout cas nécessaire. Remettons donc tout cela sur l'établi : le temps, l'espace, la place prévisible des parents et affinons, affinons...

Bernadette Nicolas  
Août 2009

- (1) » L'enfant abandonné, guide de traitement des troubles de l'attachement « de Niels-Peter Rygaard, ed. De Boeck 2005
- (2) « Lóczy ou le maternage insolite » de Myriam David et Geneviève Appel – ed. ERES 2008 coll. 1001 BB  
Et « Lóczy, une maison pour grandir », film de Bernard Martino sur <http://www.pikler.hu/2.0/fr/bernardmartino.html>, le site de l'institut Emmi Pikler (Lóczy) en France)



# Pas assez de places dans les crèches, Pas de places dans les écoles, Pas assez de places... dans les prisons

Bien sûr, ça n'a rien à voir ! C'était pourtant un des tubes de l'été, les médias reprenaient ces trois phrases dans tous les sens et ça revenait tellement que tout à coup, le verrou a sauté : Ça n'a rien à voir ? Vraiment ?

Ces bébés qui arrivent dans un monde où aucune place n'est prévue pour eux ?  
Ces préados qui arrivent à un moment crucial de leur vie et pour qui aucune place n'était prévue ?  
Et ces adultes qui enfreignent les lois et pour qui on n'a pas assez de place pour les contenir ?  
Ca n'aurait vraiment rien à voir ?

C'est ici, en Belgique. C'est notre société. Ce sont aussi nos enfants.

Un enfant naît dans une famille - son premier monde - et cette famille est membre d'une société qui a son organisation et ses lois. La sphère privée inclue dans la sphère sociale. La mère met son bébé au monde mais ce monde n'a pas prévu de place pour lui. Ni à son arrivée ni au passage fondamental de son adolescence.

Qu'en est-il donc de la construction de sa sécurité interne, de son mode d'attachement secure ?  
Si la société ne peut rien faire sans ses individus (la sphère privée, la famille), celle-ci est bien fragile aussi quand la contenance de la société lui manque.

Les parents qui attendent un enfant doivent pouvoir l'attendre sereinement dans un monde prêt à le recevoir. Mettre des enfants au monde n'est pas un luxe privé, même si c'est dans le privé que les sentiments émergent. Mettre des enfants au monde est aussi une nécessité pour la société, pour lui permettre de se perpétuer dans de bonnes conditions. Et quelle société le sait mieux que la nôtre ? Un monde qu'on dit vieillissant où la fécondité de la population s'altère au point de ne plus pouvoir remplacer les générations finissantes par les nouvelles. Cela pose de gros problèmes. De cela aussi nos médias nous abreuvent. La baisse de la fécondité dans les pays occidentaux génère une recherche de plus en plus frénétique d'enfants à adopter ce qui transforme complètement le sens de l'adoption. De réponse aux besoins des enfants sans famille elle est devenue petit à petit une réponse au désarroi des parents sans enfants. Notre société a donc clairement besoin de nos enfants pour survivre mais elle ne prévoit pas le minimum suffisant pour les accueillir.

Beaucoup de parents vivent dans l'insécurité dès avant la naissance de leur enfant. Dans l'insécurité de la place qu'aura leur enfant dans ce monde dès leur reprise de travail, obligatoire pour la majorité d'entre eux. Nous discutons assez souvent entre nous de ce moment important de la vie d'un bébé où il quitte les bras de sa mère pour la première fois, premier pas vers son autonomie, premiers pas vers le monde. Les psychanalystes nous inondent (que dis-je ? nous noient ! ) de considérations sur l'importance de cette séparation. Quelque chose de si précieux demande qu'on l'entoure de vigilance et de sécurité. Le passage du petit de sa mère à une gardienne ne peut se faire que dans la confiance que la mère éprouve pour la gardienne qui deviendra pour le bébé un prolongement de sa mère dans ce monde inconnu qu'il va découvrir. Et pour qu'une confiance se crée, il faut le temps de se connaître. Où est-il ce temps quand celui de la grossesse ne peut-être employé qu'à chercher où on pourrait bien "caser" le petit parce que toutes les places sont déjà prises ?

Pour construire un attachement secure, un enfant doit être entouré d'adultes **prévisibles** et cette prévisibilité doit être installée dès avant sa naissance par les conditions de son accueil dans la société. La société où il naît se doit donc aussi d'être prévisible et de l'avoir prévu, cet enfant, dans son organisation. Les études de population le permettent. On sait déjà par exemple combien il manquera de place dans la région bruxelloise dans les années à venir. C'est donc dans les priorités politiques que cette **prévisibilité** doit être comprise.

12 ans plus tard, ayant traversé les tribulations de tous les changements chaotiques orchestrés par les différents cabinets de l'enseignement qui se seront succédés, notre petit bonhomme - avec tout les bonheurs qu'on lui souhaite - se trouvera devant un autre grand tournant de sa vie à négocier : son entrée dans l'adolescence et dans les études secondaires. Il perdra le cocon qu'aura été pour lui l'école primaire pour un univers beaucoup plus complexe où du plus grand de l'école primaire il deviendra le plus petit du secondaire. Il y perdra beaucoup de ses anciens copains, au moment où ceux-ci lui auraient été précieux pour l'aider à affronter les bouleversements physiologiques et psychiques de l'adolescence, les découvertes de nouvelles libertés et les prises de risques obligés qui vont avec.

Et c'est à ce moment-là, alors que au minimum le **où et avec qui** devrait lui être prévisible, il n'y a rien. La réussite de l'école primaire n'est pas reconnue par un accueil dans un ailleurs évident déjà bien difficile à intégrer

quand il est connu.

Les cabinets ministériels successifs donnent l'air d'essayer différents jeux de société sans très bien savoir où ils veulent aller. Et des enfants de 12 ans ont passé leurs examens de fin de primaires et toutes leurs vacances comme des condamnés en attente de jugement. Y aura-t-il une place quelque part pour eux ? Où et quand ?

Où est passée la **prévisibilité contenante** des adultes, cette nécessité absolue à la construction d'une sécurité interne? Cette sécurité interne que nous nous épuisons à reconstruire pour nos enfants blessés est une fois de plus déjouée par l'organisation sociale et ceci pour tous les enfants et au lieu de s'occuper exclusivement d'aborder leur adolescence (qui est le moment du remaniement profond de leur mode d'attachement), les enfants doivent s'inquiéter de leur propre sécurité. "Que vais-je devenir ? Dans quelle école pourrai-je m'inscrire après les vacances ?"

C'est ça aussi la base des troubles de l'attachement : un enfant qui doit s'inquiéter de sa sécurité au lieu de s'occuper en toute confiance de ses explorations et découvertes.

Et la seule mesure contenante et sécurisante qui serait de s'atteler à ce que toutes nos écoles soient aussi bonnes les unes que les autres et où donc les problèmes de choix et de mixité sociale ne se poseraient plus est une fois de plus déviée en un problème de plus à gérer par des enfants qui ont bien autre chose à faire et que nous devrions contenir, protéger, soutenir.

Les derniers projets de réduction budgétaire pour l'enseignement vont dans le même sens. C'est toute une génération qu'on déstructure pour de mauvaises raisons budgétaires. Parce que si nos enfants sont nécessaires à la société, celle-ci doit leur faire une place et leur faire aussi une place cohérente dans son budget.

La société a besoin de nos enfants pour survivre. Elle a aussi besoin qu'ils aillent bien.

Sinon...

Ce n'est pas par provocation que j'ai ajouté dans le titre : pas assez de place dans les prisons. Cela faisait partie du refrain de l'été. Chacun a pu l'entendre. Et on peut dire que ce refrain est cousu de fil blanc.

A faire des lois au vogelpik (\*), d'un cabinet ministériel à l'autre, sans réflexion de fond sur l'ensemble du problème, le législateur envoie un message à nos enfants : c'est que les lois n'ont pas beaucoup de sens et qu'elles naissent juste du caprice de ceux et celles qui les produisent.

Message terrible que nos gouvernants donnent à nos enfants. Message bien reçu par ceux qui ont vécu une rupture grave au début de leur vie et qui reçoivent déjà les limites et frustrations nécessaires imposées par leurs parents (les lois familiales) comme des caprices de la part de ceux-ci. Message reçu aussi par tous les autres.

Ils ne pourront jamais voir les lois comme le ciment indispensable d'une vie en commun et d'une société.

Ils les transgresseront donc de plus en plus et... le manque de place dans les prisons sera de plus en plus ingérable.

Il n'y avait pas de place pour eux dans ce monde au tout début de leur vie, il n'y en aura toujours pas.

C'est cela le monde que nous voulons leur offrir ?

Un papa disait dernièrement dans un groupe de parole de PETALES : "il faut alerter les politiques sur les troubles de l'attachement". Il avait bien raison. Etre parents c'est aussi prendre nos places de citoyens qui interviennent dans la construction du monde que l'on veut offrir à nos enfants. Toutes les sociétés ne le permettent pas. La nôtre si. En tout cas dans une certaine mesure. Et cette mesure nous nous devons de la prendre, sinon, nos cris se perdront dans le désert et nos enfants n'y trouveront rien.

Alerter les politiques et leur dire que la société, par ses lois, ses décisions, son organisation doit être **cohérente**, **prévisible** et assurer une **continuité** pour nos enfants pour qui **une place** doit être **prévue**.

C'est la base d'un attachement secure, celui qui, apporté par les parents dans la sphère privée, et par la société dans la sphère publique, permettra la construction d'une génération d'adultes solides.

Et alors, il y aura sûrement beaucoup trop de places dans nos prisons.....et personne ne s'en plaindra.

Bernadette Nicolas  
Septembre 2009

(\*) Vogelpik : jeu de fléchettes, en belge !

# Contenir, vraiment contenir !!!

Bowlby : L'attachement

La séparation : angoisse et colère

La perte : tristesse et dépression

Un fait divers grave amène toujours beaucoup de réactions en sens divers. Souvent très émotives.

Quant il s'agit d'un jeune en difficultés déjà marqué par des comportements extrêmes, nous nous devons d'y réfléchir.

Il y a quelques semaines, un jeune homme en congé pénitentiaire a tué sa petite fille, la grand-mère de celle-ci et a essayé de tuer la mère de l'enfant, son ex-compagne.

Horrible. Personne n'a besoin de nous pour apprendre cela. La presse en a débordé.

*... il avait déjà tué, il a recommencé...oui, mais, il sortait régulièrement et tout se passait bien...il était sur la voie d'une réinsertion...on ne peut pas lâcher quelqu'un qui a commis un crime....etc...*

Et puis, d'un écho à l'autre, la petite phrase en plus, l'élément déclencheur : « *Il venait d'apprendre qu'il n'était pas le père de son enfant !* »

Nous restons pantois ! Mais qu'apprend-on vraiment dans toutes ces écoles d'intervenants, toutes professions confondues ? Il venait d'apprendre qu'il n'était pas le père de l'enfant qu'il considérait comme le sien et on le laisse sortir parce que jusque-là tout se passait bien ???

Aucun d'entre nous, sans pourtant de formation particulière, ne l'aurait laissé sortir à ce moment. Le danger était évident, écrit. Le drame annoncé.

Non, je n'excuse rien. Il n'avait pas le droit de tuer. Il doit assumer la conséquence de ses actes. La justice lui fera rendre des comptes, c'est sa responsabilité. Mais notre responsabilité de citoyens et de parents est de reprendre tout cela en détails et de l'analyser en partant des éléments fondamentaux :

- l'émotion envahissante suscitée par l'annonce de cette dénonciation de paternité
- la perte probable de l'être auquel il s'était attaché
- la blessure narcissique infligée par la trahison

Quelle que soit la réalité des faits - il ne nous appartient pas d'aller plus loin dans la situation de ces personnes et dans les décisions des intervenants autour du jeune homme - je prends seulement ce que la presse nous en a dit pour approfondir notre réflexion.

1° Pour affronter une **émotion envahissante**, qu'elle soit heureuse ou malheureuse, il faut la capacité de contenir ses émotions. Cela s'apprend tout petit quand on « déborde » de pleurs, de colère, de peur ou de manifestations joie et que doucement, une maman apprend à se calmer, à remettre les choses en place dans la tête et le cœur. On prend l'enfant dans ses bras, on le serre bien fort, on le « contient » et petit à petit il apprend à se contenir lui-même. On lui nomme ses émotions : « tu es tellement content que tu ne peux plus rester en place » ou « tu es tellement fâché que tu veux tout casser, mais tu ne vas pas le faire, ce n'est pas une solution ». On le contient donc en lui permettant d'identifier ce qu'il ressent pour l'amener à la capacité d'identifier lui-même ses sentiments et à les contenir lui-même.

Mais même après un bon apprentissage continu, rassurant, chacun devenu adulte équilibré, aura sans doute besoin d'aide face à une émotion trop forte, comme celle-ci.

2° **La perte**. Ce jeune homme apprenait que l'enfant auquel il s'était attaché n'était pas le sien. (Là aussi, c'est seulement ce que la presse nous en dit, nous ne connaissons pas l'histoire d'autre source)

Cela voulait dire qu'il perdait une personne essentielle à sa vie. On imagine sans peine ce que représente de plus comme espoir de reconstruction, un enfant, pour quelqu'un qui a démarré sa vie de façon si problématique.

La perte, comme tout deuil amène des phases de colère, surtout au début. La violence émotionnelle, la difficulté de contenir cette violence émotionnelle est démesurée.

Et puis 3° **La blessure narcissique** : l'annonce de la trahison si l'enfant n'est pas de lui. Encore une fois les personnes réelles de ce drame ne sont pas interpellées dans ce texte. Les choses sont certainement beaucoup plus complexes dans la réalité que ce que nous ont transmis les médias. Mais nous nous appuyons sur ce qui a été dit : la blessure narcissique causée par une trahison est aussi démesurée.

Posons la question à tous ceux qui crient haro sur le monstre. Et aussi à tous les autres. Tout homme devrait se poser la question : qu'est-ce qui émergerait comme émotions en chacun s'il devait apprendre que l'enfant qu'il reconnaît depuis toujours pour sien et auquel il s'est attaché n'était pas de lui ? Quelles vagues de violence, de désespoir et peut-être de haine cela soulèverait-il ? Aucun homme même solidement équilibré ne sortirait vraiment indemne de cela. Bien sûr, la majorité ne tuerait pas. Parce que la majorité a appris à contenir ses émotions pour, au moins, ne jamais aller jusqu'au meurtre.

Mais pour le jeune homme dont il est question et qui avait déjà commis cet acte irrémédiable d'ôter la vie à quelqu'un, il était évident que même sur un chemin de reconstruction en bonne évolution, cet événement était de ceux qui pouvaient tout ébranler et qui devait être entouré du maximum de prudence. **Et non, vraiment non**, il ne pouvait pas être lâché dans la nature. Il devait au contraire être contenu, avec toutes ses émotions, son désespoir et sa haine. Il devait être contenu, le temps, sans doute long, de remodeler ses émotions, de vérifier aussi la réalité de cette dénonciation de paternité et le temps d'envisager sa vie dans ces nouvelles circonstances.

Après longtemps, après de nouvelles tentatives de sorties d'abord accompagnées, des rencontres auraient pu être entamées. Parce que s'il ne devait pas être puni de ce qui lui arrivait – cette annonce – il devait être fermement soutenu, contenu, pour l'affronter.

Quelle effroyable méprise !

Mais aussi, que vient faire ce drame dans nos pages ? Suis-je en train de dire que nos enfants sont à risques de tels actes ? Calmons-nous. Contenons-nous. Et réfléchissons. Je dis simplement que nos enfants doivent apprendre dès leur plus jeune âge à reconnaître leurs émotions et à les contenir. C'est à cette condition que des passages à l'acte n'auront pas lieu même dans des situations extrêmes comme celles de ce drame.

Or, nos enfants qui souffrent de troubles de l'attachement sont construits sur une base d'attachement insécure : l'insécurité interne. Il leur est difficile à la fois de reconnaître leurs émotions et de les contenir. Souvent, elles débordent et nous nous étonnons qu'ils aillent alors trop loin dans leurs réactions agressives ou simplement exagérées alors que nous les éduquons correctement.

C'est là que nous pouvons intervenir en les aidant à reconnaître leurs sensations : fatigue, forme, intérêt ..., leurs émotions : joie, colère, dégoût, plaisir, etc...et à les exprimer dans des mesures acceptables pour eux et les autres, acceptables pour eux et la société. Reconnaître leurs sensations et émotions, c'est le premier pas pour être soi et avoir la base pour reconnaître l'autre. L'autre avec ses sensations et ses émotions.

C'est aussi la base de l'intersubjectivité qui permet à la fois les relations personnelles intimes et la socialisation.

Observons nos enfants, quel que soit leur âge. Et s'il le faut, avec de l'aide. Observons-les en couple et échangeons nos conclusions. Nommons à nos enfants les émotions ou sensations que nous leur devinons. Avec beaucoup de prudence certes, les parents les plus sensibles peuvent se tromper. Nous ne savons pas tout d'eux, nous ne saurons jamais tout d'eux. Mais en nommant ce que nous comprenons, petit à petit la réponse de l'enfant - parfois un simple éclair sur son visage - nous apprendra que nous avons visé juste, qu'il s'est reconnu à ce moment dans ce mot.

« ... c'est seulement sur son visage que sa mère peut entrevoir le ballet intérieur de ses sensations subjectives. Le visage est l'organe le plus extraordinaire qui soit pour manifester les événements émotionnels. ... » ( Journal d'un bébé - D. Stern O.Jacob 2004 p. 134)

Nommons-leur aussi notre ressenti qui n'est pas le même. La différence entre ce qu'il ressent et ce que nous ressentons nous posera petit à petit en individus différents. Et les parents dont un enfant souffre de trouble de l'attachement savent bien à quel point peut s'embrouiller même pour quelqu'un déjà âgé, adolescent ou même jeune adulte cette différence entre lui et les autres. Bien différencier les sensations et sentiments qui lui appartiennent et ceux qui nous appartiennent devient donc un outil majeur de construction de l'enfant. Nous sommes bien distincts, mais à certains moments, nous pouvons aussi ressentir la même chose. Et là, quelle merveilleuse découverte !

La voie est ainsi tracée pour permettre à l'enfant, au jeune de se contenir dans les situations complexes ou blessantes. Il ne sera pas perdu dans des émotions trop fortes sans pouvoir soit les contenir lui-même, soit se réfugier chez qui peut l'aider à cela, ses parents sans doute.

Il ne sera pas celui qui dans la légende brisa le vase de Soisson : « Si ce vase ne peut être à moi, il ne sera à personne ». « Si cet enfant ne peut être à moi... »

Le drame était derrière la porte et nous ne pouvons pas rester silencieux sans dire où se trouvaient les moyens de le prévenir. Un si grands drame ou des plus petits.

C'est pourquoi, une fois encore il est bon de rappeler ces livres fondamentaux :

- Journal d'un bébé, de Daniel Stern (Odile Jacob 2004) où il explique à merveille les premières découvertes des émotions, leur contenance et leur partage.
- Loczy ou le maternage insolite de Myriam David et Geneviève Appel ( Erès 2008 – 1001 BB)  
Où il est tellement bien expliqué comment observer les enfants pour bien comprendre où ils en sont et établir leur sécurité interne à partir de laquelle toute sa construction, toute son éducation et les interdits obligatoires qui vont avec pourront s'établir.

Et bien sûr les trois tomes de John Bowlby sur l'attachement, tellement explicites dès leur titre :

- 1<sup>er</sup> tome : L'attachement
- 2<sup>ème</sup> tome : **la séparation : angoisse et colère**
- 3<sup>ème</sup> tome : **la perte : tristesse et dépression.** (Puf - le fil rouge)

Car c'est bien de cela qu'il s'agissait et c'est cela que nous avons pour tâche d'apprendre à nos enfants à affronter en travaillant avec eux leur sécurité interne.

« Je sais qui je suis, je reconnais ce que je ressens et si ce que je ressens est trop violent pour moi, je sais où trouver de l'aide pour me contenir. »

Dans cette histoire, la porte s'est ouverte trop tôt. Il fallait d'abord contenir, vraiment contenir !

Bernadette Nicolas  
Octobre 2009

## Il y aura toujours une crise

derrière laquelle se cacher

Ils sont bien venus, les représentants de nos institutions à cette journée des associations de familles d'accueil de l'AWIPH (Agence Wallonne pour l'Intégration de la Personne Handicapée) ce 3 novembre dernier à La Marlagne, Wépion sur le thème du **Lien**.

Ils étaient tous là, représentants de la communauté française, de la région wallonne, des SAJ (Services d'Aide à la Jeunesse), de l'ONE (Office de la Naissance et de l'Enfance), de l'AWIPH et le Délégué général aux Droits de l'Enfant.

Après la matinée de conférence de Jean-François Chicoine dont nous parlerons plus loin, après les différents ateliers de l'après-midi dont nous parlerons aussi, il ont parlé, eux.

Mais que nous ont-ils dit ? Après ces échanges très riches sur la construction psychique des enfants et sur ce qu'il fallait mettre en œuvre pour y arriver, nos représentants nous ont parlé de leurs difficultés, de leurs peurs de ce qu'ils ne pouvaient mettre en œuvre eux. Mais ils ont parlé très peu de nos enfants. Leurs difficultés et leurs peurs de se parler d'un service à l'autre – plusieurs en ont parlé – annonçant même parfois comme réussite l'ouverture d'une porte au bout de dix ans !

Les peurs de la relation : n'était-ce pas un des problèmes évoqué au cours de la journée, un des problèmes fondamentaux de nos enfants : la peur d'entrer en relation et donc de risquer un conflit, une rupture ?

Oui, mais ceux qui en parlaient pour eux étaient les représentants des institutions qui ont pour mission d'aider nos enfants. Dix ans pour faire un pas d'un service à l'autre, oser entrer en conflit territorial avec des collègues pour se parler de leur travail commun ! Et ils trouvaient que c'était un pas en avant ! Bien plus, ils nous annonçaient tout cela d'un petit ton ironique, ce petit ton rigolard que peut prendre un enfant en classe quand il n'a pas appris sa leçon et que, bardaf, c'est justement lui qui est interrogé devant tout le monde.

Mais ce n'était pas drôle. L'auditoire - professionnels et parents - était médusé. C'est donc avec ces peurs-là que nous allons construire la sécurité interne de nos enfants ? La base de leur psychisme et de leur sociabilité ? N'y aurait-il pas urgence à commencer par celle des représentants des institutions ?

On nous parlait de « maillage », de « transversalité » et même « de transversalité en interne » ! (sans rire, j'ai noté !) Qu'en termes biscornus ces pauvres choses sont dites ! La complexité des mots n'a jamais rempli le vide d'une situation. Les représentants de nos institutions nous apprenaient qu'en fait, aucun d'eux ne savait vraiment de quoi il s'agissait ni vers où aller. Sinon, ce charabia n'aurait pas eu lieu. Et si « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », nous découvrions clairement que rien n'était bien conçu au sein de nos institutions. Ni les besoins des enfants, ni les moyens à mettre en œuvre pour y répondre. Que dès lors nos enfants en difficultés n'ont pas plus à attendre de l'avenir qu'ils n'ont reçu du passé ou qu'ils ne reçoivent du présent de ces institutions.

Et pourtant, elles tournent ! Affligeant !

Plusieurs des représentants ont avancé la crise. Comme excuse. Cette merveilleuse crise qui répond maintenant de tous les blocages institutionnels comme la panne informatique répond de toutes les lenteurs administratives. Mais la crise, elle, a juste un an. Allons, 14 mois. Les problèmes de nos enfants, ils ont 10 ans, 20 ans et bien plus. Ah oui, mais avant il y a eu d'autres crises. Forcément, il y en a tout le temps, c'est même une composante habituelle de la vie.

Il y aura toujours des crises et c'est là-dedans que nous élevons nos enfants, qu'ils grandissent et c'est là-dedans qu'il faut les aider à dépasser leurs difficultés. C'est aussi dans ces crises que nos institutions doivent faire leur travail. Personne n'y échappe.

Il n'y a pas d'argent ! Mais la première question : « pour quoi faire ? » n'a même pas été posée. Alors comment savoir s'il en faut et combien. Avant de parler budget, il faudrait parler du projet nécessaire.

Pour chercher l'argent nécessaire, il faudrait que la construction (et quand il le faut, la reconstruction) de nos enfants soit reconnue prioritaire. Prioritaire la génération future ? C'est quoi ce délire ?

C'est pourtant là que nous sommes. J'ai hésité à écrire cet éditorial sous forme de pamphlet. A première vue, il est plus urgent pour nous d'approfondir la compréhension de nos enfants dans des situations précises. C'est notre rôle de parents. Mais notre rôle de parents ne peut se concrétiser uniquement dans la sphère privée intime ni sans le soutien de la société et de ses institutions.

La famille, ses enfants, sont parties constituantes de cette société. Des parents correctement soutenus dans les difficultés particulières ; des intervenants biens formés et en suffisance ; des institutions capables d'encadrer les enfants dans la cohérence de leur construction psychique, cela relève des décisions de nos institutions politiques.

Pour que ces institutions s'éveillent à la réalité de nos enfants et prennent leurs responsabilités nous devons être là. Nous ne devons rien attendre d'elles mais aller vers elles en leur expliquant clairement les buts que nous devons atteindre. Il s'agit de la génération future et le monde qui lui est offert est bien complexe.

Nous devons donc rappeler à nos institutions que nos enfants ne sont pas là pour donner un alibi à leur

existence, leur permettre de ronronner en se parlant de crise et de transversalité, que les problèmes de nos enfants ne doivent pas correspondre aux capacités des administrations et institutions existantes mais que ce sont à ces administrations et institutions, et à ceux qui y travaillent, à s'adapter - et rapidement - pour répondre aux besoins spécifiques de nos enfants. C'est la raison de leur existence, c'est le sens de leur mission. Et c'est à nous à leur rappeler.

Pour cela, il est important de construire une association de parents forte, capable de donner suffisamment de voix pour être entendue, capable de définir les objectifs et moyens de construction de la sécurité interne de nos enfants, capable aussi d'entrer en relation avec les professionnels de l'enfance pour être en force devant nos mandants et leur expliquer ce dont nos enfants ont vraiment besoin pour grandir dans ce monde-ci avec leurs difficultés propres.

C'est une responsabilité parentale tout autant que les soins quotidiens à leur apporter. Et c'est bien lourd dans les difficultés que vivent les familles d'un enfant souffrant de Troubles de l'Attachement et celles dont il était particulièrement question ce jour à La Marlagne, les familles d'accueil d'un enfant handicapé. Mais nous ne recevrons rien de nos institutions si nous ne les réveillons pas et si nous ne leur présentons pas clairement les buts à atteindre et les moyens indispensables pour y parvenir.

Malgré nos difficultés quotidiennes, nous devons utiliser notre association pour y apporter toutes nos connaissances acquises dans les luttes que nous menons au jour le jour pour nos enfants, pour y approfondir nos connaissances générales sur ce problème et arriver ensemble à définir les besoins particuliers de nos enfants pour les présenter aux représentants de nos institutions.

Nous ne pouvons pas attendre qu'ils les découvrent, les devinent ou simplement nous comprennent.

C'est une des missions de PETALES, définie dès nos premiers statuts en 2001. Pour remplir cette mission, chaque parent est indispensable.

Bernadette Nicolas

Novembre 2009



## JOYEUX NOEL !

Le travail d'association de parents nous amène à rencontrer, depuis 9 ans maintenant et quasi quotidiennement, des familles d'enfants présentant des troubles de l'attachement

Un gros pourcentage de ceux-ci sont des enfants adoptés. Cela fait des centaines de familles adoptives entendues nous exposer les mêmes problèmes.

Ils sont très lourds. Et il est impossible d'y aller par quatre chemins pour les exposer.

Dans les familles adoptives que nous rencontrons régulièrement, il y a actuellement : plusieurs enfants en institutions psychiatriques, certains probablement pour toujours ; plusieurs enfants en défense sociale ; plusieurs « enfants » en prison, beaucoup à la rue ou dans toutes sortes d'errances ; énormément de jeunes dans les services des SAJ (Aide à la Jeunesse) ; un grand nombre suivis par les juges de la jeunesse ; un nombre important en risque ou tentatives de suicide ; ceux qui se retrouvent en échec scolaire avant une déscolarisation souvent définitive ; des jeunes femmes qui font des enfants avec n'importe qui et les oublient plus ou moins en cours de route, perpétuant le cycle de l'abandon ; de nombreux jeunes qui agressent physiquement leurs parents ; tous ceux qui choisissent la délinquance, la drogue. Et puis, ceux qui vivent gentiment, sans déranger personne, les « résilients » qui parviennent parfois à venir jusqu'à nous, expliquer leurs souffrances.

C'est vraiment cela le but de l'adoption ?

Non, ce ne sont pas « des cas particuliers et tous les autres vont bien ». Non.

C'est au contraire un très gros pourcentage des enfants adoptés et c'est même tout à fait normal.

Après toutes ces années de rencontres et de réflexion sur la préparation à l'adoption et son suivi, il est temps de dire que si les mesures engendrées par la nouvelle loi vont dans le bon sens, elles sont largement insuffisantes pour permettre à ces enfants de prendre racine en toute confiance dans leur nouvelle famille. Nous ne pouvons plus dire qu'il s'agit de cas particuliers mais bien d'un grand nombre. Ni qu'il s'agirait de parents incompétents ou d'un mauvais « apparentement ». Il faut que nous nous décidions à prendre la mesure du manque de connaissances de toutes les institutions et professions concernées sur l'organisation psychique et la construction d'un enfant. Ces connaissances clairement et scientifiquement établies nous donnent les clés et les évidences, que beaucoup de parents avaient « captées » depuis bien longtemps d'ailleurs, mais que les milieux tant professionnels qu'institutionnels n'arrivent pas à intégrer et à reconnaître comme fondamentales.

Suffisamment d'experts de par le monde expliquent la construction psychique d'un enfant pour que nous puissions comprendre l'évidence de la déconstruction de beaucoup d'entre eux. Et nos observations de parents concordent parfaitement avec ces explications.

Certains connaissent et ont entendu dernièrement encore le Québécois Jean-François Chicoine qui n'hésite pas lui, à dire, (à juste titre, parole de parents), que ce n'est pas un thérapeute mais **beaucoup de thérapeutes, avec les parents**, qu'il est nécessaire de mobiliser et pour longtemps autour d'un enfant qui a eu un début de vie trop perturbé pour capter par ses sens le bien que peuvent lui apporter les adultes qui s'en occupent, ses parents, et leur faire confiance.

Pour beaucoup, leurs sens mal stimulés ou stimulés contradictoirement au début de leur vie, leur donnent de fausses informations qui augmentent leur insécurité interne. Et si cela n'est pas pris en charge tout de suite, ces enfants, même s'ils en donnent l'apparence, ne pourront jamais donner leur confiance profonde en leurs parents adoptifs ni en tous leurs délégués, accepter leur éducation et se socialiser.

Des centaines de familles parfaitement adéquates vivent au quotidien des drames inconcevables et pour avoir voulu adopter un enfant se retrouvent sans aucune aide, complètement détruites et de plus mises au ban de la société pour l'échec qu'elles vivent avec un de leurs enfants : « vous l'avez voulu, débrouillez-vous ». Message bien reçu par nos enfants en difficultés qui s'appuient dessus pour justifier les pires comportements.

Il y a quelques jours, un juge de la jeunesse appelé à l'aide par les parents d'un jeune extrêmement violent et qui osaient mettre en avant la sécurité physique et psychique de leurs autres enfants, leur répondait, devant leur fils adoptif, que « quand un enfant allait mal, c'était le seul qui comptait et que les frères et sœurs devaient prendre sur eux et accepter qu'on s'en occupe moins ».

Les frères et sœurs sont aussi des enfants en construction. Depuis quand certains enfants ont moins de valeurs que d'autres ? Dans ces circonstances, les frères et sœurs se considèrent en général, comme des « dégâts collatéraux » de l'adoption et vont bientôt « nourrir les psy » pour essayer de découvrir s'ils existent aussi, s'ils ont quelque droit à l'existence, pour acquérir un minimum d'estime d'eux-mêmes et s'assurer qu'ils ne doivent pas devenir eux-mêmes ni tyrans familiaux, ni délinquants pour être considérés par la société. C'est un combat terrible pour ces enfants qui se poursuit dans leur vie adulte et qui n'est pris en considération nulle part. Cela fait aussi partie de la question de l'adoption.

Les SAG, SPJ et juges de la jeunesse ne tiennent aucun compte de la souffrance et des difficultés de croissance des frères et sœurs d'un jeune qui souffre de troubles de l'attachement et donc des frères et sœurs d'une grande proportion d'enfants adoptés.

Pourtant, les assistants sociaux et autres professionnels des prisons comme des IPPJ reconnaissent que le phénomène des enfants adoptés leur pose question. C'est une question bien connue pour eux, même s'ils n'ont aucune réponse à y apporter.

L'adoption c'est donner une famille à un enfant qui en est dépourvu.

Cette position est juste. Or, dans toutes ces situations, l'enfant adopté n'a non seulement pas trouvé une famille, mais en

poursuivant son autodestruction, il a détruit la famille qu'il aurait pu avoir.

Que personne ne me dise que je parle mal de ces enfants. Certainement pas. Ces enfants n'ont pas d'autre possibilité, ils utilisent toutes leurs forces pour survivre.

Mais nous, nous devons cesser de croire qu'il suffit d'attribuer une bonne famille à un enfant qui en manque pour que celui-ci ait une famille. Il faut beaucoup plus. Ce plus, ce sont les outils nécessaires à ces enfants pour recevoir cette famille profondément comme sienne. Pour qu'il perçoive cela dans tous ses sens et son cerveau comme une base solide et rassurante. Et tout l'amour de parents compétents et d'une fratrie accueillante ne suffisent pas à cette reconstruction ! C'est une légende qu'il nous faut définitivement détruire.

J'ai l'air de ne parler que des enfants adoptés. J'entends crier les parents des autres enfants : « et les nôtres ? » J'entends hurler les enfants, parfois devenus grands, qui n'ont pas été adoptés mais qui ont bien été abandonnés de multiples façons : « Et nous ? Qui s'en soucie ? » Ils sont tous là, autour de nous : ceux qui, abandonnés, n'ont jamais été adoptés. Ceux, nés trop tôt, privés de leurs sens, de leur essentiel dans une couveuse, trop longtemps pour que leurs sens par encore à maturité ne reconnaissent leur mère, leur sécurité profonde à la sortie de couveuse. Il y a ceux qui se sont formés dans le ventre de femmes en détresse dont le conjoint était parti et qui ont vécu leur grossesse sur cette perte, incapables dans leur souffrance d'investir leur futur bébé. Celles-là ne lui ont transmis que du vide - ce sont les paroles de certaines – un vide que ni tout l'amour maternel reconstruit, ni personne n'a pu combler, parfois même 30 ans plus tard. Il y a tous ceux qui ont basculé sur un traumatisme qui les dépassait (à l'adolescence notamment) et pour lesquels tout l'amour et la volonté des parents n'a pas suffi à restaurer une sécurité interne encore fragile. Il y a ceux, nés dans un environnement très accueillant, pas abandonnés, mais pour qui une rupture, (obligée par des événements inévitables - que ce soit une crèche trop rapide pour eux ou une guerre) a été fatale à leur capacité encore immature de « garder vivante en eux l'image de leur mère ».

Et tant d'autres qui peuplent les rues, les centres et institutions de toutes sortes, les institutions psychiatriques, de défense sociale, les prisons, après être passés par les écoles spéciales de tous les types et avoir défié toutes les aides recherchées par leurs parents.

Lors d'une matinée de séminaire sur les compétences des bébés, début décembre, le pédopsychiatre français, Pierre Delion, disait : (je le paraphrase) « Comment peut-on, avec les connaissances que l'on a sur les bébés, encore imaginer qu'il suffit d'adopter un bébé à la naissance pour que celui-ci aille bien ? Alors que ce bébé vient de perdre tous ses repères sensoriels, ceux acquis pendant 9 mois de gestation, à commencer par l'odeur apaisante de sa mère ? »

Combien parmi ceux qui n'ont jamais été adoptés et parmi ceux qui n'ont jamais eu de raison de l'être, ont perdu, un temps trop long pour eux, l'odeur apaisante de leur mère et n'ont plus jamais pu la reconnaître vraiment par la suite ? Cette rupture se vit pour certains physiquement, pour beaucoup d'autres symboliquement aussi. Ces enfants, ces jeunes, ces adultes, ne savent donc pas qui ils sont, ni où ils sont. Ils se trouvent comme des météores perdus dans l'espace. Même si nous sommes là !

Mais, ajoutait aussi le professeur Delion en terminant son exposé : « la grande question à se poser et à poser à tous les dirigeants c'est : **pourquoi toutes ces connaissances acquises depuis des dizaines d'années ne sont-elles toujours pas utilisées ?** »

Parce que toutes ces questions, elles se posaient aussi, et bien en dehors de l'adoption, au sortir de la deuxième guerre mondiale. De nombreux travaux et études ont été faits, une fois de plus, à cette époque sur l'évolution psychique de ces enfants déjetés de toutes les façons. La théorie de l'attachement, définie par John Bowlby, mais dont les bases existaient bien avant, a été écrite à ce moment.

65 ans déjà, près de 3 générations ! Et tant de monde semble encore étonné quand nous nous permettons d'en parler. Ou alors beaucoup croient qu'un attachement secure, c'est seulement « bien aimer son papa et sa maman ». Certains croient même encore qu'il s'agit d'un fourre-tout à tout problème d'éducation. Un peu comme si, depuis qu'il est établi que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse, en tenir compte dans l'étude du développement de la terre et des astres devenait un fourre-tout. C'est pourtant simplement une base dont il faut toujours tenir compte pour analyser tous les phénomènes à l'intérieur de notre système solaire. Il en va de même du mode d'attachement. Ce n'est pas un fourre-tout, c'est la base à partir de laquelle le développement psychique, la compréhension du monde et les comportements d'une personne se définissent. Et il est temps, vraiment temps, que tous les acteurs sociaux dans tous les domaines acceptent de se former à partir de ces connaissances.

Si nous considérons que l'adoption est une bonne chose, il faut prendre les moyens pour que les enfants adoptés puissent devenir des adultes épanouis, capables de leurs choix dans notre société.

Nous devons prendre les moyens pour leur donner la capacité d'adopter vraiment une famille. Et pour cela, leur donner les moyens de construire un mode d'attachement secure.

Si nous ne voulons pas prendre dès maintenant ces mesures, alors, la seule attitude responsable est de renoncer définitivement à l'adoption. Pour ces enfants et pour leurs familles. Et je pose quand même cette question : valait-il mieux offrir un avenir à la prison de Forest que laisser mendier un enfant dans les rues d'Addis Abeba ?

Tous ces enfants qui nous suivent, ceux que nous avons mis au monde, ceux que nous avons accueillis ou adoptés, il nous faut leur donner les moyens d'un mode d'attachement secure, d'une sécurité interne.

C'est la génération qui nous suit. C'est notre responsabilité. C'est aussi notre avenir.

Bernadette Nicolas  
Décembre 2009